L[illegible]LE.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR
JÉROME BAYON, DELAUP & C[illegible]

NOUVELLE-ORLÉANS,
SAMEDI, (MATIN,) 25 SEPTEMBRE 1830.

INTÉRIEUR.

NOUVELLE-ORLÉANS, 25 SEPTEMBRE.

Louange, honneur éternel aux édi[illegible] journaux libéraux de Paris! sans eux, sans la courageuse résistence qu'ils ont opposée aux actes arbitraires de Charles X, la glorieuse révolution achevée dans les journées des 28, 29 et 30 juillet n'aurait peut-être point éclaté, la France n'aurait pas eu la joie de voir flotter encore ces couleurs sous lesquelles elle atteignit au plus haut point de gloire qu'un peuple puisse espérer, elle n'aurait pas reconquis ces libertés sans lesquelles désormais elle ne peut plus, elle ne veut plus exister. Du moins, si on trouve de l'exagération dans cette opinion, on conviendra que c'est la conduite ferme de ces éditeurs qui a provoqué les premiers mouvemens populaires, qui à leur tour ont conduit aux grands événemens des journées du 29 et du 30. Jamais la liberté de la presse n'aura rendu un aussi grand service à l'humanité, jamais elle n'aura brillé d'un éclat plus pur. Entre les journaux qui se sont fait remarquer, on signale surtout le *National* et le *Temps*.

L'attente de ces grandes nouvelles, qui nous étaient promises par le courrier précédent, avait excité dans notre ville une émotion visible sur tous les visages; l'impatience était à son comble quand on apprit jeudi que l'arrivée de la malle était retardée de quelques instans. Enfin quand la nouvelle fut connue, quand on sut que Charles X avait été forcé de fuir, et que le pavillon tricolore, après quinze ans flottait de nouveau sur le palais des Tuileries, la sympathie et l'enthousiasme des Louisianais n'eurent plus de bornes, ce sang qui coulait dans leurs veines ne rendait plus cher ce glorieux triomphe du peuple dont ils tirent leur origine et dont ils sont fiers de parler la langue. Les attroupemens, les cris, les trépignemens qu'on remarquait et l'on entendait partout dans les lieux publics, témoignaient de la joie universelle; chacun suspendit ses occupations pour courir à la recherche des gazettes qui tardaient, faisaient de leur mieux pour satisfaire l'impatience générale; des drapeaux tricolores furent fabriqués en quelques heures et portés en triomphe dans toute la ville, les cafés et plusieurs maisons en furent bientôt décorés. A trois heures, une goëlette mexicaine qui était dans le port, tira plusieurs volées de coups de canon et hissa son pavillon. Dans une [illegible] de maison, des amis se réunirent pour célébrer par de joyeux banquets les événemens qui rétablissaient dans toute leur estime leurs frères de France, et au bruit des verres les hymnes patriotiques de la révolution française et les gais refrains de Béranger étaient répétés par toutes les bouches. En peu d'instans, plusieurs souscriptions furent ouvertes pour des repas publics, une entre autres pour fêter par un banquet le capitaine et les officiers du premier navire français qui entrera dans notre port avec les nouvelles couleurs nationales. Enfin, à l'entrée de la nuit, par un mouvement spontané, une partie du superbe bataillon d'Artillerie de la Nouvelle-Orléans courut sur la Place d'Armes, les pièces y furent bientôt traînées, et un salut de 21 coups de canon fut tiré au bruit des mille acclamations d'une foule immense qui s'était portée sur les lieux. Bientôt la musique militaire de la Légion, jouant différents airs nationaux et français, parcourut les quartiers les plus fréquentés, qu'un concours d'hommes, de femmes et d'enfans ne cessait de remplir, se dirigeant vers la Bourse, en face de laquelle est situé le café de Mr. Merle et Girodeau, qui avaient illuminé la façade de leur établissement, et placé au balcon deux drapeaux, l'un national et l'autre tricolore français; ces drapeaux étaient incessamment [illegible] par les passans, qui, répondant aux vœux du peuple régénéré, criaient *Vive la Liberté! Vive la France Libre! Vive Lafayette! &c. &c.* On a remarqué que les anglo-américains n'ont pas moins montré de plaisir et d'enthousiasme que l'autre partie de la population: il y avait entre les uns et les autres, dans cette circonstance vraiment extraordinaire, comme il y aura toujours dans toutes les autres, (nous en sommes persuadés,) un accord sincère, l'union la plus parfaite, inspirés par la participation des mêmes sentimens d'admiration pour ce grand et généreux peuple, qui vient de donner au monde un si mémorable exemple de courage civil. Le tumulte n'a commencé à s'appaiser un peu que vers minuit.

Le lendemain, un plus grand nombre encore de drapeaux tricolore flottaient dans la ville; — une multitude de banquets particuliers ont été célébrés, et le soir toute la *Légion* en grand uniforme, assemblée sur la Place d'Armes, a opéré la réunion des deux drapeaux au bruit de CINQUANTE coups de canon. La Légion a ensuite défilé dans les rues de la ville, et en passant devant la bourse, les pelotons ont été salués les uns après les autres, par des cris de HOURRA qui partaient de toute part. La soirée s'est passée en réjouissances, et plusieurs maisons publiques étaient illuminées, entr'autres, le café de Mrs. Merle et Girodeau où se trouvait exposé le portrait du *général* LAFAYETTE. Nous pourrions, si nous voulions entrer dans des particularités, ajouter une foule de détails à ceux qui précèdent, mais ils suffisent pour donner une idée des dispositions bienveillantes du peuple américain, et surtout du peuple Louisianais pour la France. On peut dire que pendant ces deux journées la Nlle-Orléans a été plongée dans une joie délirante; elle ressemblait, (toute proportion gardée) à ce qu'a dû être Paris même après s'être délivré du joug odieux de cette race vouée désormais à l'exécration universelle.

Une circonstance a vivement intéressé tous ceux qui ont assisté à la revue improvisée de la Légion: on a remarqué que le drapeau tricolore était porté *par un ancien élève de* L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE! Mr. GUILLOT; il était vêtu en bourgeois.

☞ Une souscription est ouverte pour offrir un dîner au capitaine et à l'équipage du premier bâtiment qui entrera sous *pavillon tricolore* dans le port de la Nouvelle-Orléans. On peut souscrire chez JEAN DUFOUR & Cie., rue de Chartres; et chez A. SÉNÉCAL, rue de Chartres No. 147.

—Une affaire malheureuse a eu lieu dernièrement à Ouachita. Le mardi 7 du courant, le général Ferdinand Morgan eut une altercation avec le colonel C. F. Morehouse, à la suite de laquelle ils se séparèrent, en apparence sans intention hostile. Mais à peine s'était-il éloigné de quelques pas que le général Morgan revint, tenant sa canne d'une main et son épée nue de l'autre, et se disposa à en frapper M. Morehouse. Celui-ci tira de sa poche un pistolet pour se défendre, mais l'arme ne fit pas feu; alors il frappa son adversaire avec le pistolet pour le forcer à s'éloigner, mais inutilement. Un beau-frère de M. Morehouse, qui était présent à cette scène, voyant le danger que celui-ci courait, tira un coup de pistolet à M. Morgan, qui l'étendit roide mort. Tel sont du moins les détails que fournit une lettre qu'on a bien voulu nous communiquer; du reste nous ne pouvons en garantir l'authenticité. L'accusé a été arrêté de suite et mis aux fers. M. Morehouse a aussi été arrêté, mais d'après les dépositions qui ont été entendues, il a été élargi sous caution.

—On trouvera dans le cadre extérieur de notre feuille, les nouvelles publiées dans notre *extra* de jeudi.

EXTÉRIEUR.

Extrait d'une lettre du correspondant de LONDRES MERCANTILE, *datée de Paris le 30 juillet.*

Par un postscript à ma lettre du 27, je vous disais "Nous sommes peut-être à la révolution."

Dans la soirée de mardi les événemens s'annonçaient d'une manière sérieuse. Les gendarmes postés sur la place du Palais Royal furent attaqués sans relâche par ce que vous appellerez les ordres des masses de *Dandins*, avec une persévérance [illegible] un acharnement dont toutes les émeutes, les révoltes et les révolutions de Paris n'ont offert aucun exemple. Soutenus à la vérité par des jeunes [illegible] de la bourgeoisie et de la plus basse classe [illegible] jusqu'à 5 heures, la majorité des attaquans se composait des élégans de Paris, ayant pistolets dans leurs poches, et leurs jones à la main. Quelques uns furent tués. Voulant m'assurer de ce qui se passait, je montai en cabriolet, et entrepris de traverser la place du Palais-Royal. J'arrivai au fort du combat. Le conducteur du cabriolet avait été chasseur à cheval dans la garde-impériale. Lorsque nous nous trouvâmes à la queue des chevaux de la ligne de gendarmerie postée vis-à-vis la rue Froidmanteau, son irritation fut au comble. Le peuple chargé par la cavalerie, tirait au visage des cavaliers, se retirait, et revenait à l'attaque, en s'écriant: *Vengeance! Liberté! à bas le Roi! Vive la Charte! Vive l'Empereur! Vive Napoléon II! la mort à Polignac! la mort à Peyronnet! Liberté, ou la mort!* C'en fut trop pour mon cocher. Sa tête ne pût y tenir, et poussant sa *haridelle*, il charge les gendarmes par derrière. Je saisis les rênes, et voyant sombien il compromettait ma sûreté, je cherchai à le calmer, mais tout fut inutile: il se leva sur la pointe des pieds, et agitant sa casquette par dessus sa tête, il vociférait de toutes ses forces: Vive l'Empereur!

Dieu sait que je ne suis point en humeur de provoquer le rire, mais cet incident et plusieurs autres, feront mieux connaître que toute autre description la situation de la ville et la disposition des esprits.

Quoique dans ce moment on supposât les gendarmes bien déterminés, je crus remarquer parmi eux des symptômes d'irrésolution et de crainte. Cependant ils combattaient en désespérés; mais à chaque instant les assaillans étaient renforcés par des enfans, des ouvriers, des commis, des étudians, des cochers, en un mot par des individus de toutes les classes.

Le feu était nourri de plus en plus.

Je rentrai chez moi et après dîner, m'étant mis en route pour le Palais-Royal, je rencontrai dans la rue Vivienne des détachemens d'hommes qui portaient des corps de leurs malheureux camarades. Comme il passaient dans la rue Colbert, où il y avait un poste de Suisses, leurs cris de vengeance devinrent effrayants. Ils déposèrent un des corps sur la place de la Bourse, le découvrirent, l'environnèrent de cierges, et répétaient incessamment: *Vengeance, aux armes, aux armes!* Le bruit d'un coup de feu frappait l'oreille de tems à autre, mais ce bruit excepté, le plus grand silence régnait dans les rues, quoiqu'elles fussent encombrées de monde. Un peu plus tard des lanternes furent brisées, et les longues cordes qui les retiennent traînaient au milieu de la rue, rappelant à nos souvenirs le terrible usage qu'on en avait fait 41 ans plus tôt. A dix heures, on attaqua le corps de guarde en bois de la place de la Bourse, les gendarmes en furent chassés, et on y mit le feu. Un corps de sapeurs pompiers arriva pour éteindre les flammes, mais on s'y opposa, et les sapeurs se laissèrent désarmer. Plus tard encore, on se porta sur les boutiques de tous les armuriers de Paris, et on enleva les armes de toute espèce qui s'y trouvaient.

A 11 heures du soir, la tranquillité régnait en apparence dans Paris; mais le lendemain à 4 heures, les rassemblemens du peuple recommencèrent sur plusieurs points, principalement dans la rue St.-Honoré. Cette masse de gens bien vêtus de la veille reparut avec des renforts, mais le nombre des hommes terribles des faubourgs St.-Antoine et St.-Marceau était encore plus considérable. On se rapprocha des Tuileries, mais jusqu'à dix heures, aucun acte d'hostilité n'avait été commis. En même tems les braves de l'ex-garde nationale certains de mourir s'ils étaient défaits, se réunissaient sur les boulevards, la place de Grève, et sur d'autres points. Au même instant avait lieu un incident nouveau et des plus importans; les élèves de l'école polytechnique qu'on avait renvoyés après avoir retenus leurs épées sont venus en masse, et jusqu'au dernier se joindre au peuple. Ils se séparèrent ensuite pour prendre des commandements parmi le peuple, et certes ils ont noblement justifié la confiance qu'ils lui avaient inspiré. Dans une heure une force considérable pouvait agir sur plusieurs points. L'Hôtel de ville, fut attaqué, pris et devint le *point d'appui*. Le dépôt d'artillerie dans la rue du Bac (St.-Thomas d'Aquin) fut également enlevé, réparti sur les points les plus importans et servi pendant douze heures avec le plus étonnant sang-froid par cette jeunesse héroïque. Les Tuileries furent attaquées. Elles étaient défendues par le 3ème. régiment de la garde royale, entièrement composé de Vendéens. Ce régiment est le premier qui ait tiré sur le peuple. De bonne heure dans la journée, les sapeurs pompiers se soumirent, une grande partie des gendarmes suivit cet exemple.

J'aurais dû mentionner plus haut que la nuit précédente, la garnison de Paris avait reçu l'ordre d'en sortir: le 5ème. régiment reçut l'ordre de se préparer à faire feu sur le peuple rassemblé sur les Boulevards. Au commandement: *"En joue!"* ils tournèrent leurs armes contre leur colonel, attendant de sang-froid le mot *"Feu!"* Le colonel brisa aussitôt son épée contre son genou, déchira ses épaulettes et se retira. Le peuple alors se jeta dans les bras des soldats qui reçurent ses embrassemens et restèrent néanmoins, dans leur position.

Depuis ce moment, *Vive la ligne!* a été l'exclamation constante du peuple. A dix heures je me rendis sur la place du Carousel. Dans la rue Richelieu et dans le voisinage de la rue St.-Honoré, les parties était en présence. Le 3ème. régiment de la garde paraissait toujours résolu à combattre: le peuple s'accumulait d'une manière effrayante: on ne proférait pas une parole: le jardin des Tuileries était fermé. Je trouvai sur la place du Carousel trois escadrons de lanciers de la garde royale, un bataillon du 2d régiment de la garde et une batterie de la garde de six pièces de cannon. Les Tuilleries et le Louvre étaient occupés par un régiment des gardes suisses. Hommes infortunés! l'exemple d'une autre époque a été perdu pour eux;—ils ont péri! Je me rendais au quai du Louvre &c. . . . . .

Dans ce moment on entendait une fusillade dans la direction de la place de Grève; on y répondit par un feu roulant, et au bout de cinq minutes, 15,000 hommes des plus belles troupes du monde se trouvèrent engagées avec des citoyens armés de toutes sortes d'armes, ici se trouvait un petit corps de vieux gardes nationaux qui avec un sang-froid égalé seulement par les jeunes guerriers sans barbe de l'école polytechnique, ouvraient leur feu contre l'artillerie, et la garde royale à pied et à cheval, française et suisse. Ils évitaient avec soin d'atteindre les troupes de ligne qui restaient gravement spectatrices du massacre qui avait lieu autour d'elles. D'autre part on voyait les féroces fédérés des quartiers St.-Antoine et St.-Marceau, avec les piques de 1815, ou d'autres instruments moins terribles. Des milliers de femmes et d'hommes sans armes, observateurs attentifs, encourageaient le parti populaire.

On s'est battu avec fureur pendant 10 heures. Je n'ai pas le tems d'entrer dans le détail des résultats.

Les régimens de la ligne n'ont pas tiré un coup de fusil pendant toute la journée: le 53e. refusa de marcher contre le peuple. Les canonniers de la garde donnèrent à leurs pièces un angle d'élévation qui épargnait les assaillans: ceux-ci, qui ne s'en aperçurent point, ne les épargnaient pas.

La cavalerie fut dispersée après une centaine de charges. Le drapeau tricolore flotta de suite sur la tour de l'Hôtel-de-Ville et sur celles de Notre-Dame.

Mardi au soir, le prince de Polignac faillit être fait prisonnier; sa maison fut pillée; mercredi au soir, l'abbé de Frayssinous a été arrêté. Tous les ministres ont pris la fuite.

A dix heures, les Tuileries et le Louvre tenaient encore, mais je vis alors passer le long des Boulevards une partie d'un régiment de lanciers; ils étaient suivis des restes d'un régiment d'infanterie de la garde, de ceux d'un régiment de cuirassiers, parmi lesquels étaient des gendarmes des chasses; enfin venait une partie d'un régiment de la ligne. Toutes ces troupes parais saient excessivement abattues; les fantassins étaient harassés; les cavaliers, la plupart démontés, se trainaient avec peine, c'était une retraite, une pleine déroute.

Les Suisses ayant refusé de se rendre, ont été taillés en pièces. La nomination du général Lafayette au commandement de la garde nationale est une circonstance heureuse; il y aura 80,000 hommes organisés avant ce soir.

Le duc d'Orléans sera roi; son fils, le duc de Chartres, marche sur Paris à la tête de son régiment de Hussards pour venir au secours des Bourgeois. Le roi de France, quelqu'il soit, ne devra pas être bien puissant pour plaire à son peuple.

Napoléon II est proclamé par tout le parti du peuple.

Les troupes se rassemblent sur la place du Carousel pour marcher contre St. Cloud; il n'y aura sans doute aucun combat.

Au moment où j'écris on affiche des placards avec ces mots: *"Plus de Bourbons!"*

31 *juillet.*—Voici vraiment la nation la plus extraordinaire du monde; avant-hier Paris était rempli de 150,000 hommes combattant avec acharnement; les rues étaient inondées de sang et retentissaient du bruit du cannon, des décharges de mousqueterie, du pas de charge, des sons du tocsin, des cris des combattans, des gémissemens et des plaintes des blessés et des mourans; hier au matin tout était calme. Le service militaire était fait avec ordre et précision par 100,000 hommes qui jamais n'ont été soldats; ils étaient dirigés par ces héroïque jeunes gens, les élèves de l'école polytechnique, et avaient sous les yeux l'exemple de la garde nationale. Une gravité décente régnait partout dans le cours de la journée. A chaque pas, on rencontrait des hommes transportant sur des brancards les blessés qui avaient la force de supporter le transport; l'Hôtel-Dieu seul en a reçu 1500 de tous les partis. Sur le passage de ces malheureux, chacun se découvrait spontanément et avec le plus grand respect. Les morts étaient honorablement enterrés. Le nombre de ceux qui périrent au Louvre est immense. On en a porté 80 en face de la porte de l'est, et on les y a enterrés avec les honneurs militaires. Une barque en a conduit à peu près autant au Champ-de-Mars où ils ont été ensevelis. La plupart de ceux qui succombèrent le jour d'avant, parmi lesquels se trouvaient quatre Anglais, ont été enterrés au marché des innocens.

La soirée a présenté, s'il est possible, un spectacle plus intéressant et plus imposant. Déjà la plus grande partie de la garde nationale avait été réorganisée, et, avec ceux que la haute société appelle de la canaille, occupait tous les postes militaires de la ville. Le long des quais et dans toutes les rues, les femmes, réunies en groupes, préparaient des bandages et de la charpie pour les blessés. Les passages offraient le coup-d'œil le plus frappant. Toutes les mercières et leurs filles de boutiques, assises en dehors de leurs magasins travaillaient à force à faire de la charpie.

Paris est tellement fortifié au dedans qu'un million d'hommes pourrait à peine le prendre. Je ne puis vous dire combien de rues la ville contient, mais toutes peuvent faire une longue et meurtrière défense, dont je ne puis vous décrire ici les moyens.

L'école militaire s'est rendue hier, l'artillerie de Vincennes a marché sur St.-Cloud. La forteresse est toujours entre les mains des troupes du roi. On dit que le duc de Bordeaux y est renfermé; pauvre enfant! je suis sûr qu'on ne lui veut point de mal; si on menaçait sa personne, la garde nationale le défendrait au péril de la vie. Les prêtres avaient tous disparu, ou s'étaient déguisés. Le gouvernement provisoire leur a fait savoir qu'ils étaient sous la protection de la nation et qu'ils pouvaient reprendre l'exercice de leurs fonctions en toute sécurité, ils sont tous retournés à leurs églises. Une force considérable s'est rassemblée à Versailles et à St.-Cloud, avec l'intention d'y rester, dit-on, en observation. Ils ne veulent point attaquer Paris, mais si on les attaque, ils se défendront. Ils occupent les hauteurs de Meudon et le mont Valérien. Plusieurs centaines de soldats de la garde ont abandonné leurs régimens, et on les rencontre dans Paris, leurs moustaches rasées.

Le nombre de personnes sous les armes devient moins considérable. Le château des Tuileries reste en possession des braves qui l'ont emporté d'assaut. Si l'on pouvait voir la dedans matière à plaisanterie, ces soldats improvisés en fourniraient abondamment; leur costume est varié, comme vous pouvez croire, et se ressent du métier qu'ils ont quitté pour courir aux armes; aussi le chateau offrait-il, mardi au soir, un coup-d'œil des plus grotesques.

La perte des deux côtés a été immense le jeudi 29 juillet. Il était évident que les troupes étaient abattues; quelques corps n'avaient pas mangé depuis 30 heures; et d'ailleurs, ils combattaient contre leur compatriotes. Les malheureux Suisses étaient encore plus découragés, car ils craignaient qu'il n'y eut point de quartier pour eux, c'était à tort, tous ceux qui se sont rendus ont été épargnés. Le peuple se battait avec une intrépidité digne de la cause qu'il défendait.

Sur un point une femme, avec les vêtemens de son sexe, combattit, à la tête des habitans et montra autant de courage que le plus brave. A l'attaque de la caserne des Suisses, rue Plumet, une femme, habillé en homme, a montré aussi beaucoup de bravoure. Le 31e. régiment de la Garde (en grande partie composé de Vendéens) s'est battu avec une intrépidité extraordinaire; parmi les cuirassiers, beaucoup ont mis bas les armes, les Lanciers de la Garde, un des plus beaux régimens français, ont presque tous péri, victimes de leur bravoure et de leur constance. Voici un exemple qui vous montrera quelle était la résistance des Suisses, et la nature de l'assaut qu'ils avaient à soutenir.

Une de leurs compagnies défendait une partie de la rue St.-Honoré; ils n'étaient plus que 60, lorsque j'arrivai sur le lieu du combat, et étaient disposés en trois files. Le peuple occupait la rue dans toute sa largeur devant eux, le premier soldat suisse faisait feu ou essayait de faire feu et avant qu'il pût passer sur les derrière, il tombait criblé de balles, le second le remplaçait et ainsi de suite jusqu'au dernier. Au Louvre, aux Tuileries, et à la place de Grève, on s'est battu avec le plus grand acharnement; la rue St.-Honoré a été, pendant deux jours, le théâtre de massacres continuels. On peut compter, sur une maison qui fait le coin des rues de Rohan et St.-Honoré, cinq mille trous de balles. Le Louvre, à l'exception de la galerie de tableaux, a été attaqué et défendu pendant plusieurs heures. Dans la cour du Louvre, une pièce de canon de campagne avait été placée, qui commandait le pont des arts, en face de l'institut; là, le combat a été si terrible et si acharné, que la façade de l'institut est criblée de balles. Il paraît qu'on n'a tiré qu'un seul coup de canon; le boulet a brisé une partie du mur, mais d'après sa situation, il doit avoir fait un effet terrible en balayant tout le pont. L'attaque des Tuileries n'a pas duré aussi long-tems, de deux à trois heures. Un jeune homme marchait à la tête des habitans, portant un drapeau tricolore; [illegible] balles parties du chateau, sifflèrent à ses oreilles, sans le toucher; il continua d'avancer avec sang-froid, jusqu'à ce qu'il fût arrivé avec triomphe, où il resta pendant toute l'action.

Le voisinage de l'Hôtel de ville a été le théâtre d'un combat aussi sanglant. Le peuple occupait le quai Pelletier et la place de Grève; après une résistance opiniâtre, ils furent lentement repoussés dans la place, où ils se maintinrent toute la journée contre les plus belles troupes de l'univers, et ne [illegible] les forcèrent à la retraite.

La lieutenance du royaume est offert au duc d'Orléans; le roi, dit-on, s'est retiré sur Lille; toutes les marques de la royauté sont détruites. Les [illegible] même nommées d'après la famille ro-

yale ont perdu leur désignation; les députés sont en ce moment rassemblés chez M. Lafitte.

La cour n'a plus d'espoir de renouveler le conseil; plusieurs officiers de la garde ont donné leur démission entr'autres le comte la Tour-du-Pin.

Les boutiques sont encore fermées, malgré la proclamation de la municipalité. Une détresse générale du peuple s'ensuivrait, si des arrangemens n'avaient pas été pris pour pourvoir à sa subsistance. Les familles, les soldats reçoivent du pain, de la viande, et d'autres provisions.

L'ordre qui règne partout fait le plus grand honneur au peuple et à ses chefs; la garde nationale s'est immortalisée par sa conduite exemplaire; les parisiens méritent aussi les plus grands éloges, car, au milieu de l'effervescence du moment, il n'y a point eu de pillage, aucun étranger n'a été insulté.

Mercredi au soir, le drapeau tricolor, surmonté d'une aigle impériale, avait été arboré sur l'arc de triomphe de la place du Carousel; en ce moment le drapeau seul flotte, l'aigle a été enlevée. Non seulement tous les français, mais encore les Russes, les Anglais, les Allemands, les Danois et tous les étrangers se sont décorés de la cocarde tricolore.

Proclamation adressée au Peuple français, par les Députés assemblés à Paris.

FRANÇAIS—La France est libre! le pouvoir absolu avait déployé son étendard, la population héroïque de Paris l'a renversé. Paris, attaqué, a fait triompher par les armes la cause sacrée qui vainement avait triomphé par les élections. Un pouvoir qui usurpait nos droits et troublait le repos de la France menaçait à la fois la liberté et l'ordre, nous avons reconquis l'ordre et la liberté. Plus de crainte pour nos droit acquis, plus de barrière entre nous et les droits que nous réclamons. Un gouvernement qui puisse sans effroi nous garantir ces avantages, tel est le premier besoin de notre pays. Français, ceux de vos députés qui sont en ce moment à Paris se sont assemblés, et jusqu'à ce que les chambres puissent être régulièrement convoquées, ils ont invité un Français, qui jamais n'a combattu que pour la France, le duc d'Orléans, à remplir les fonctions de lieutenant général du royaume. C'est là, ils le pensent, le plus sûr moyen de recueillir dans la paix, les fruits de la défense la plus légitime. Le duc d'Orléans est dévoué à la cause nationale et constitutionnelle; il en a toujours défendu les intérêts et professé les principes. Il respectera nos droits, car c'est de nous qu'il tiendra les siens. Nous trouverons, dans de sages lois, toutes les garanties nécessaires d'une liberté, forte et durable; le rétablissement de la garde nationale, avec le droit de nommer ses officiers; l'intervention des citoyens dans la formation d'administrations départementales et et municipales; le jury pour les délits de la presse; la responsabilité légale des ministres, et des agens secondaires de leurs administrations; la garantie de tous les grades militaires, la sélection des députés fonctionnaires; nous donnerons enfin à nos institutions, de concert avec le pouvoir exécutif, tous les développemens qu'elles réclament. François, le duc d'Orléans, lui-même a déjà parlé, et son langage est celui qui convient à un pays libre. "Les chambres, a-t-il dit, vont s'assembler; elles délibéreront sur les moyens d'assurer le règne des lois et le maintien des droits de la nation. La charte sera désormais une réalité.

LISTE MARITIME.

PORT DE LA NLLE.-ORLÉANS.

EXPÉDIÉ HIER.

Goël. Katharine, Linnikin, Marseilles. Cónkayne, Watts & Co.
Goël. Express, Geraudel, Balize. (Houdouras) J. Le Blanc.

ARRIVÉS HIER.

Bateau à vapeur Lafourche, Carter, de la Trinité, avec 470 barils farine à H Ash; 6 barriques jambons et un pot d'huile à Yorke, Macalester & co; 150 colis corde, 286 pièces toile d'emballage, 2 bales ficelle, 15 bls whisky, 6 do marchandises, 300 sommons plomb, &c. &c. à H & W Bell.—70 passagers.

Bateau à vapeur Saratoga, Kimble, d'Alexandrie, avec 10 balles coton à Wilkins & Linton; 8 à Tolmano & Guillard.—3 passagers.

Bateau à vapeur Natchez, Tucker, de Vicksburg, sans chargement.

Bateau à vapeur Columbia, Munford, du Bayou Sarah, avec 163 bales coton à N Cox; 6 à N & J Dick; 7 à M White; 61 à C W Goodrich; 11 à Wilkins & Linton; 4 à A Fisk & co; 4 bls huile à C Morgan & Brothers; 1 do à S W Oakey; divers articles aux propriétaires à bord.

MEMORANDA.

Le navire Helvetia devait partir du Hâvre pour ce port, le 20 août.

Le navire Lydia, parti d'ici pour le Hâvre, a été rencontré le 30 Juillet, lat. 47, 40, long. 18.

Le navire Marcia, parti d'ici, est arrivé au Hâvre le 29 Juillet.

En charge à New York pour ce port, bricks Margaret et Cygnet.

MAIRIE DE LA NLLE.-ORLEANS.

LE Cours de la farine fraîche est aujourd'hui de $7 00 par baril; d'après le tarif les boulangers doivent donner, pendant la semaine prochaine, (à partir de Lundi,) TRENTE NEUF onces de pain pour un escalin.

25 sept D. PRIEUR, *Maire.*

THÉOBORE NICOLET & CO.

ONT transporté leur comptoir à la rue Royale, No. 105, près de la Banque de l'Etatde la Louisiane, où ils offrent à vendre:
3 Balles flannelle superfine,
20 Caisses toile de coton blanc à chemises,
4 do. ruban satin,
500 Barils clous assortis,
15 Caisses "vraie" absyntho suisse,
50 Paniers de Champagne 1ère qualité,
25 Caisses de Homan, Chambertin, Nuits,
18 Baignoires en marbre,
240 Paquets de
8 Pipes vraie genièvre de Hollande.

DE PLUS:

Un très bel assortiment de Montres, Pendules et Bijouterie en or et en argent, et des outils d'horloger. 25 sept.

GROSEILLES.

30 barillets de Groseilles fraiches de Zante, à vendre par
25 sept STETSON & AVERY.

SAVON.

1000 caisses et demies caisses No. 1 et 2 de la marque de "Winchester" et "Hydes.—De plus: Savon de Windsor de fantaisie, à vendre par
25 sept. STETSON & AVERY.

SIROPT DE LIMON.

100 Douzaines de Sirop de Limon, à vendre par
25 sept STETSON & AVERY.

CURELL, KILSHAW & Co., ont reçu par les derniers arrivages d'Angleterre, les marchandises suivantes, ayant droit au drawback, qu'ils offrent à vendre:
30 [illegible] d'un nouveau [illegible]
20 caisses Velours de cotons assorties,
10 caisses bas de coton blancs,
5 caisses Madapolams,
5 caisses Mouchoirs Bandanas,
10 caisses Naffsouque et Mousseline claire,
3 balles Calmouck 6-4, couleur noisette.

DE PLUS EN MAGASIN:

415 bols Fayence assortie,
400 barillets peinture blanche d'Angleterre,
43 pipes, } Madère du pic de Dabney.
31 boucauts, }
43 tierçons }
20 demi-pipes Vin blanc de Sicile,
5 caisses Vin rouge supérieur,
150 do. Ferblanc,
10 paniers Bouteilles à bière d'une pinte,
200 pièces Toile d'emballage en canvas de 42 pouces. 21 sept.

LE SOIR!!!

LOTERIE
DE
L'ÉGLISE CATHOLIQUE
DES
NATCHITOCHES.
(17ème. CLASSE DE 1830.)
Devant se tirer positivement à la Bourse, samedi, 25 septembre.
GROS LOT,
10,000 Piastres!!!!
PRIX DES BILLETS.
BILLETS ENTIERS..... $ 4
DEMI BILLETS..... 2
QUARTS DE BILLETS..... 1
Chaque paquet ne pourra gagner moins de SEIZE PIASTRES;—demi et quart en proportion.
JEAN BAPTISTE FAGET,
25 sept. *Directeur.*

Le soussigné a reçu par le navire *Citizen* de New-York, et offre à vendre à des prix modérés, les articles suivans:
1100£ Jalap en poudre, par caisse de 25£ 50£
Quinquina par caisse de 25£, 50£ et 100£,
Casse de St. Domingue, très-fraiche &c.
Il a toujours des Sangsues de Barbarie très bonnes.
23 sept. FORESTIER.

GRENADIERS!!!

D'après les ordres que je viens de recevoir du capitaine St. Cyr, la compagnie des GRENADIERS prendra les armes Dimanche prochain, 26 du courant, à 5 heures précises du matin, en uniforme d'été et bonne tenue.
LUCAS,
21 s—3 *ser. maj.*

A VENDRE par les soussignés, véritable Eau de Vie de Cognac, depuis deux ans dans le pays.
Vin rouge en caisses, de diverses qualités.
Vin Muscat et Champagne.
Le tout à bas prix, pour clore une facture.
[21 sept.] H. PERRET & CHARBONNET.

ENTREPOT DE RIZ.

JACQUES LAROSE, caboteur et marchand de riz, a l'honneur d'annoncer à ses pratiques et au public en général, qu'il a transporté son magasin rue Dumaine, entre la Levée et la rue de Condé, maison du Dr. Pecquet, près de la Halle-aux-viandes, où il continuera, comme par le passé, à avoir un entrepôt de riz.
18 septembre—30

EN débarquement des navires Talma et John Linton:—Fichus de mousseline suisse;
Frangos de laine; Robes brodées blanches et de couleur; Percale 8-4; Coton en bobines;
Chals cramoisis à Palmes,
Indiennes rayées ombrées et bronzées,
Chals 6-4 et 7-4 de casimir écarlate et orange,
Gros Velours rayé; Etamine noire,
Cirassienne de couleur,
Chals de Valence, noirs et rouges,
Mousselines brochées, Voiles de bobinet blanc,
Gaze Thiberine; Bas de soie noire écrue,
Bas et bonnets de coton blancs, pr. hommes,
Linon batiste français; Mousseline de couleur, 4-4; Indiennes et Guingans blancs et noirs,
Belles étoffes à chemises,
Cravattes de soie noires,
Batiste damassée,
Drap bleu, noir et olive,
Mousseline claire brochée,
Mouchoirs de soie à carreaux,
Mouchoirs de poche à bordures—Nansouque,
Bas de coton pour femmes, noirs et blancs,
Chals de popeline—Rubans à ceinture,
Soie à coudre, bleue—Agraffes et Crochets,
Chemises de laine et de coton, &c. &c.
Une caisse Gros de Naples broché (*ayant droit au drawback*)—à vendre par
LEWIS ARNAUD,
21 Sept. *Rue de Chartres, No. 26.*

LES soussignés ont actuellement à vendre, rue Bienville:
10 demi et 12 quarts caisse vin de Madère de Sicile,
10 quart de caisse eau-de-vie de Cognac,
120 demi barils bœuf mess, pour l'usage des familles,
20 barils vinaigre de cidre,
203 barrillets Maquereaux No. 1,
28 demi barils do. nouveau No. 4,
34 sacs café fin vert de la Havane,
20 caisses sucre blanc de la Havane,
60 caisses chandelles de suif, marque de W. Jackson,
40 caisses tabac cavendish,
40 do. en petits morceaux,
50 demi caisses Chocolat No. 1,
20 do. do. do. qualité supérieure,
14 do. espagnol doux, et en petites caisses,
24 caisses cardes à coton No. 14 de Whittemore,
30 balles lindsey kersey, fort pour nègres,
18 do. toile à chemise pour domestique, 4-4 brune,
1 caisse étoffe à moustiquaire unie,
1 do. do. do. croisée,
1 do. mousseline, 1 do. ginghams,
3 do. chemises de gingn,
3 do. pantalons de Russie,
4 do. chemises, vestes et gilets de toile de Russie,
6 do. chapeaux cirés pour marins,
2 do. do. de Seal pour hommes,
12 do. do. noirs fins et communs,
12 do. do. pour adolescents,
6 do. cartes à jouer de diverses qualités,
30 do. bottes, brodequins, souliers et escarpins de formes et qualités variées,
Papier à lettre, encre à écrire et à imprimer, poudre d'encre, vernis, cirage, &c. &c.
21 Sept. BRIDGE & VOSE.

LE SOUSSIGNÉ a l'honneur d'informer le public et ses amis en général, qu'il a transporté son domicile du No. 27, rue de la Douane, au No. 90, rue Tchoupitoulas, où il continue tout ce qui a rapport à l'état de menuisier. Il tient constamment un assortiment de Matelats et de Chaises; il tient également du Vernis de Copal, qu'il fait à ordre; il tourne tout espèce de bois, dans le dernier goût. Il repeint et dore les vielles chaises dans le genre le plus nouveau et avec promptitude—Il a besoin d'un apprenti.
21 Sept. W. C. QUIRK.

CAFÉ, VIN, EAU-DE-VIE, &C.

150 sacs Café de la Havane,
30 futailles vin de Catalogne,
7 pipes Genièvre de Hollande,
200 barrils Eau-de-Vie blanche,
Quelques barriques vin fin de Bordeaux, } *Ayant droit au drawback.*
Une petite facture de drogues,
Divers parties de Fayence,
300 jarres à eau contenant de la verrerie,
700 sommons plomb, en magasin et à vendre à bas prix par 21 Sep. ARD. HODGE JR.

VENTES A L'ENCAN.

VENDUTA PUBLICA.
Por J. Le Carpentier Y Cª.

SE rematará el lúnes 18 de octubre próximo al medio dia, en la Lonja llamada bolsa de Mr. Hewlett, una hermosa hacienda propia para el cultivo de la caña situada en la paroquia de Plaquemine. Tiene 32 arpens de frente al rio, estendiendose á 7 arpens su profundidad. Esta tierra se halla á 10 leguas de Nueva-Orleans, sobre el lado izquierdo del rio, cerca de una milla de distancia de la *habitacion* de los Sres. Lizardy y Hermanos, antes de *Williams*. Tiene 1245 arpens de superficia; la *etraviesa* el *bayou* la Loutre, está provista con abundancia de maderas de Cypres y de leños. Su correspondiente *lerés* es de tan facil conservacion que no ha tenido que repararse desde 30 ó 40 años.

Las condiciones son: pagar por quintos partes en los dias 1o. de avril de cada uno de los años 1831, 1832, 1833, 1834 y 1835, en billetes endosados á satisfaccion con